

**19/11/2016 - 2<sup>e</sup> matinée avec Marc Darmon : suite des échanges sur le 1<sup>er</sup> chapitre « Topologie du signifiant » des *Essais sur la topologie lacanienne***

**Marc Darmon** – Je vais essayer de parler fort en attendant que quelqu'un veuille bien résoudre le problème de micro. Je dois dire que la présentation d'Henri va me faciliter la tâche, puisque je vais essayer de répondre aux questions de Melman la dernière fois.

C'est-à-dire discuter du terme de topologie du signifiant puisque Melman a suggéré la dernière fois la chose suivante c'est que l'inconscient relevait de la continuité et donc justifiait le recours à la topologie alors que l'espace des signifiants était discret, c'est ce que Henri vient de dire. Alors dans ce premier chapitre je m'étais attaché à asseoir la topologie sur un socle solide.

Bonjour Monsieur [*M. Melman arrive*]. Nous avons eu par Henri une présentation de qu'est-ce qu'une topologie et une reprise de la question de Cantor, de l'hypothèse du continu chez Cantor et un rappel de votre proposition sur l'inconscient comme relevant du continu et donc justifiant la topologie, contrairement à l'espace des signifiants, qui, relevant du discret ne relevait pas d'une topologie. Donc ce qui reprend la question que je pose dans ce premier chapitre que j'intitule « Topologie du signifiant » où donc j'essayais d'asseoir la référence à la topologie sur ce qu'il en était du signifiant et de l'approche saussurienne de ce signifiant. Alors je relevais chez Saussure le caractère paradoxal et curieux du signifiant d'être comme le disait Saussure une entité négative et complexe et différentielle. Un signifiant n'est pas, selon Saussure comparable aux objets de la nature c'est-à-dire que contrairement aux stoïciens qui parlaient du *lecton* ; du signifiant et du signifié en des termes de corporel et de non corporel, d'incorporel, pour Saussure le signifiant est un incorporel c'est-à-dire que le signifiant lui-même ne dépend pas de son incarnation vocale ou scripturale ; comme dans un jeu d'échec le support matériel des pièces ne compte pas. Donc le signifiant c'est quelque chose qui ne se confond pas avec l'image acoustique pour Saussure. Alors comment le saisir ? En apparence effectivement c'est quelque chose de discret, c'est assimilable à un ensemble de points. Pourtant Saussure ne retient pas cette image d'un ensemble de points ou de traits séparés mais il parle d'une ligne ou du support d'une feuille de papier où il y aurait au recto le signifiant et au verso le signifié. Et il dit que c'est inséparable en quelque sorte, quand on découpe le recto, on découpe obligatoirement le verso.

Donc l'image qui lui vient c'est celle d'une surface, d'une ligne continue ou d'une surface continue. Il y a un jeu entre cette continuité et ce qu'il entend par coupure, l'histoire des ciseaux, et effectivement dans l'exemple que j'avais pris qui est de Saussure dans ce premier chapitre, le support matériel de la phrase par exemple peut ne pas comporter de réelle coupure et pourtant manifester une coupure. Si on fait un enregistrement de la phrase « *Si je l'apprends* » cela sera une image continue. C'est-à-dire la coupure qui va déterminer le sens de cette phrase c'est-à-dire entre « la » et « prends » ou entre « je » et « l », ça tombe bien, hein ! Cette coupure ne va pas apparaître sur un enregistrement phonographique de cette phrase mais c'est une coupure qui est de l'ordre du signifiant qui n'est pas de l'ordre du support matériel de la phrase. C'est-à-dire que les coupures qui apparaissent et qui déterminent la signification de la phrase ne sont pas toujours ou en général des coupures matérialisées par une véritable coupure du ruban vocal. Alors c'est curieux, c'est une coupure qui est d'un ordre immatériel selon Saussure. Alors est-ce qu'on peut assimiler les signifiants à des points isolés ? Si c'est un espace discret ce sont des points d'un espace discret constitué par des points isolés c'est-à-dire que chaque point à un voisinage, un ouvert qui est censé ne pas contenir un autre point. Un espace discret c'est ça.

**Virginia Hasenbalg-Corabianu** – Tu peux répéter ça : le discret c'est un point...

**M. Darmon** – C'est-à-dire ce sont des points isolés où le voisinage de chaque point ne contient pas d'autre point de l'espace. Alors on peut dire que dans un premier temps que ce

n'est pas le cas des signifiants puisque les signifiants se trouvent dans le voisinage des uns des autres. Il y a une relation, s'il s'agit de points, il y a une relation entre ces points, donc on ne peut pas parler véritablement d'espace discret en ce qui concerne les signifiants puisque les signifiants se trouvent dans le voisinage d'autres signifiants. Est-ce qu'on peut parler de points ? Alors Saussure nous dit que c'est une entité et c'est ce que Lacan reprend dans pas mal de séminaires, en particulier dans *L'identification*. Il nous dit que ce sont des entités négatives différentielles pouvant être présentées par des nombres complexes et aussi avec cette particularité que la face « signifiant » et la face « signifié » sont en quelque sorte inséparables. Alors dans les notes de Saussure qui sont parues il y a quelques années, cela s'appelle : « Écrits de linguistique générale » qui rassemble des écrits épars de Saussure, on voit que Saussure critiquait la représentation signifiant sur signifié isolée, c'est-à-dire grand S sur petit s, c'est quelque chose qu'il ne reprend pas sinon pour le critiquer. C'est-à-dire pour lui il mettait le signifié en haut et le signifiant en bas. L'écriture qui rend compte véritablement de la chose c'est soit on prend le point de vue du signifiant et il faudrait écrire un signifiant en bas, lui il l'écrit en bas le signifiant par exemple grand A qui correspond à plusieurs idées c'est-à-dire *a, b, c* en haut

soit on prend le point de vue de l'idée du signifié et il faudrait écrire petit *a* en haut mais qui serait approché par plusieurs signifiants *A, B, C*, en bas

Donc une représentation plus complexe qui correspond à un jeu entre ce qu'il en est de la couche signifiante à la couche signifié étant elle-même le résultat de différences, c'est-à-dire qu'il y a deux plans de différences qui entrent en jeu, donc on retrouve la question de Lacan sur ce qui va lier ces deux couches et la proposition de Lacan du point de capiton pour relier les choses.

Bon alors je mettrai en doute l'aspect d'espace discret pour ce qu'il en est du signifiant et je mettrai en doute aussi ce qu'il en est du point comme représentant un signifiant parce que une propriété que Lacan a reprise de façon très nette et très fréquente c'est que le signifiant est différent de lui-même. Le signifiant étant différent de lui-même est-il assimilable à un point ? Un point est identique à lui-même ; c'est-à-dire en mathématique si vous nommez les sommets d'un carré *A, B, C*, vous ne pouvez pas dans la même figure nommer les sommets d'un triangle inscrit dans ce carré *A, B, C*, c'est-à-dire qu'il n'y aura pas de possibilité de nommer deux points différents avec la même lettre, alors que cette propriété de différence à lui-même du signifiant c'est ce que nous rencontrons dans notre pratique, notre clinique et c'est ce que se permet Lacan dans le graphe des alphas, bêtas, gammas puisque plusieurs points de ce graphe, deux points de ce graphe sont nommés alpha, deux points de ce graphe sont nommés bêta, gamma, etc., donc il existe, si bien que ce graphe des alphas, bêtas, gammas rend compte véritablement du signifiant puisque contrairement à l'usage mathématique les points, les sommets de ce graphe, certains sommets de ce graphe portent la même lettre. Bon, on verra ça quand on étudiera cette question.

Alors y a-t-il de ce point de vue une différence entre lettre et signifiant ? En apparence l'espace des lettres semble encore plus discrète, discret, que l'espace des signifiants puisque les lettres sont des signes qu'on peut isoler, qu'on peut considérer dans leur matérialité et dans leur unité, donc c'est difficile de parler des lettres comme une entité différentielle et négative. Mais si on y regarde de près la lettre dépend du système alphabétique en usage, c'est-à-dire il n'y a pas de lettre en soit, la lettre dépend du système, de la batterie de lettres dans un ordre

donné. C'est-à-dire même si on fait des emprunts surtout en mathématiques à des langues autres, par exemple, l'aleph, Henri nous a parlé du  $\aleph_0$  (*aleph-zéro*) et du  $\aleph_1$  (*aleph 1*) tout à l'heure. Cantor a été obligé de chercher dans une autre écriture une lettre qui rendrait compte de quelque chose d'inouï et il prend la lettre  $\aleph$  (aleph), la première lettre de l'alphabet hébraïque et la première lettre qui manque au début de la Bible.

Alors, si on considère les lettres cette fois-ci. On s'aperçoit que la lettre, on ne reconnaît pas une lettre parce qu'elle ressemble à son prototype, comme on pourrait le penser d'une façon spontanée. Mais une lettre peut prendre une forme multiple. Si on prend l'exemple de la lettre « t », qui peut s'écrire d'une certaine façon mais aussi d'une autre, avec une infinie variété d'écritures de la lettre « t », l'essentiel étant qu'on ne confonde pas dans un système alphabétique donné, qu'on ne confonde la lettre « t » avec la lettre « l » par exemple, ou la lettre « i ». Mais on peut imaginer que dans un autre système alphabétique, la lettre « t » peut s'assimiler à une autre lettre. Donc c'est dans un système donné, dans une batterie finie, on a donc l'ensemble de lettres qui ont pour propriété de ne pas se confondre avec les autres, c'est-à-dire différentes des autres, et donc on retrouve la caractéristique que j'énonçais pour le signifiant, d'être différentielle, négative ou positive, c'est-à-dire qu'une lettre c'est quelque chose, comme on va le voir dans l'histoire de *La lettre volée*, qui est bizarre par rapport aux objets de la réalité, ce qui fait que les policiers ont beaucoup de mal à la retrouver, elle est bizarre cette lettre parce qu'elle est insaisissable en quelque sorte, c'est aussi **une entité ?? positive et ?? différentielle** qu'on ne peut pas attraper dans son essence. Voilà. Alors, l'espace des lettres. L'espace des lettres. On pourrait dire de ce que je viens d'énoncer qu'une lettre dépend de toutes les lettres dont elle se différencie dans un ensemble donné. Donc ce ne sont pas des points isolés, les lettres. En apparence, ce sont des points isolés. Mais, véritablement, en ce qui concerne son espace réel, les lettres sont solidaires en quelque sorte par leur différence. Voilà. Donc je serai plus prudent ou je m'interroge encore sur quel support topologique, quel espace topologique, peut correspondre aussi bien à ce qu'il en est du signifiant que de la lettre, puisque signifiant comme lettre ne sont pas assimilables à des points qui occupent le travail du topologue et du mathématicien. Mais on pourrait dire qu'aussi bien ce qui est de l'ordre du signifiant que de la lettre, si on peut mettre en doute des entités positives et isolées, ce qui a le plus de réel, de réalité disons, je veux dire ce qui fait le réel du champ signifiant ou du champ littéral, c'est ce qu'il y a *entre*, c'est-à-dire comment chaque unité se situe par rapport aux autres.

Bon, on a parlé de la coupure et effectivement ce qui introduit la signifiance, aussi bien du signifiant que du texte écrit, c'est où passent les coupures. Voilà.

Alors, voilà ce qu'il en est de ce questionnement sur l'espace du signifiant ou la topologie du signifiant.

On peut dire que, pour Lacan, dans *L'identification* ou dans les séminaires où il s'appuie sur une topologie de la surface, on peut dire que la surface représente le champ Symbolique et que sur ce champ Symbolique se découpe, je ne dirai pas la chaîne signifiante parce que ça introduit le mot « chaîne » qui ne se justifiera que plus tard, mais se découpe une ligne, il parle du double 8, de la ligne qui vient se recouper, donc il assimile cette découpe en double boucle à ce qu'il en est du signifiant et à ce qu'il en est du sujet aussi. C'est-à-dire qu'il en vient, avec la bande de Mœbius qu'il découpe près de son bord et jusqu'au milieu, il en vient à définir ce qu'il appelé « une ligne sans point », c'est-à-dire à assimiler la coupure elle-même soit au signifiant soit au sujet, c'est-à-dire d'obtenir un support tout à fait réel mais immatériel, une pure coupure, pour parler de la topologie du sujet. C'est-à-dire quelque chose qui dépasse les travaux des mathématiciens et des topologues puisqu'il dit quelque chose d'inouï, c'est qu'une coupure est la bande de Mœbius. Donc c'est une phrase qu'il reprendra dans *L'étourdit*.

Alors, Virginia a relevé un passage de *L'étourdit*, page 47 je crois, un passage de *L'étourdit* qu'elle a soumis à Christian Fierens [*V. Hasenbalg* – Et aussi à quelques-uns] oui, mais en

dehors de nous et Fierens a donné une réponse très complète où il reprend certaines idées de son livre sur le commentaire de *L'étourdit*. Alors, bon, c'est une question très complexe, je suis en désaccord avec ce qu'il propose. Oui, il propose, en reprenant la suggestion de Charles Melman sur l'inconscient relevant du continu et du réel, le réel du continu ou le continu du réel, en disant en quelque sorte que si c'est vrai, on n'y a pas accès, c'est-à-dire qu'on a accès à ce qu'il en est de ce réel de l'inconscient qu'à travers le discret. C'est-à-dire qu'il y aurait une inaccessibilité, dit-il, de cette dimension sans passer par le discret. Alors, je dois dire que... Alors il reprend le terme d'« inaccessibilité », qu'on trouve dans *L'étourdit*, dans ce passage et dans d'autres, et il dit en quelque sorte que cette hypothèse d'un inconscient continu et réel n'était pas accessible. Voilà ce qu'il fait de l'inaccessibilité.

Alors le nombre réel. Le nombre réel, Lacan le rencontre essentiellement quand il essaye de saisir l'objet petit *a*. C'est-à-dire l'objet petit *a* apparaît comme un nombre réel dans une suite de rationnels qui essaieraient de le saisir en quelque sorte. Alors, c'est comme le concept en mathématiques de coupure du nombre réel, du nombre réel comme coupure. Il y aurait une suite de rapports ratés qui serait représentée par des rationnels, c'est-à-dire des nombres entiers en rapport, et qui – comme dans l'histoire d'Achille et de la Tortue – serait le nombre réel exprimant la rencontre d'Achille et de la Tortue, serait – pour employer le terme – « inaccessible » par des rationnels, par une suite de rapports, soit en moins soit en-deçà de ce point de réel, soit en plus, c'est-à-dire au-delà de ce point de réel. Il n'y aurait pas de saisie possible parce que ce point ne fait pas partie que des Rationnels ou des Naturels mais fait partie des Réels. Alors, voilà comment la référence au nombre réel intervient chez Lacan. Et il fait allusion aussi à Cantor et à ce dont a parlé Henri tout à l'heure. Mais dans l'interdit il parle [*M. D. se reprend*], dans *L'étourdit* il parle de l'inaccessibilité – dont on peut faire un interdit ! – [*V. Hasenbalg – C'est ta question.*] de l'inaccessibilité du deux. C'est-à-dire il reprend cette idée qu'il a présentée dans ... *ou pire*, que le deux serait inaccessible et ce serait une des formulations du non-rapport sexuel.

Alors d'où a-t-il été tiré cette affaire du deux inaccessible ? Puisqu'il a été très critiqué par rapport à cette idée, par le philosophe Badiou qui dans *Conditions* nous dit mais qu'est-ce que c'est que cette histoire du deux inaccessible : un plus un font deux. Alors, il se trouve que cette question est tout à fait importante, la question de l'inaccessibilité est tout à fait importante dans ce que Henri nous a introduit tout à l'heure, c'est-à-dire la question de l'infini. Et Cantor, dans ce qu'il présente, les  $\aleph_0$  (*aleph-zéro*),  $\aleph_1$  (*aleph 1*), etc. c'est-à-dire les nombres transfinis. Et j'ai remarqué qu'il y a peut-être une confusion chez Fierens, ou un glissement, c'est-à-dire qu'il semble considérer que les transfinis commencent avec  $\aleph_1$ . Or le premier transfini c'est  $\aleph_0$ . Donc quand Lacan parle de transfini dans *L'étourdit*, il parle de  $\aleph_0$ .  $\aleph_0$  étant le premier, enfin en apparence le premier inaccessible puisqu'on ne peut pas obtenir le cardinal  $\aleph_0$ , en additionnant ou en multipliant ou en exposant des nombres finis. Vous n'arrivez pas à faire de l'infini en manipulant des nombres finis, c'est un inaccessible, c'est le sens de ce mot inaccessible dans *L'étourdit*.

Alors pourquoi dit-il que le deux est inaccessible ? Et donc la conséquence sur le non rapport sexuel. Pourquoi dit-il que le deux est inaccessible, eh bien parce qu'il y a un article de Gödel, que j'ai amené ici, qu'on trouve dans les *Œuvres complètes* de Gödel et dans ce livre de Jean Largeault intitulé *Intuitionnisme et théorie de la démonstration*, c'est un article sur l'hypothèse du continu de Cantor. Alors, bon, c'est un peu complexe puisqu'il parle de l'inaccessible et il constate que certaines propriétés des nombres inaccessibles ne se reproduisent pas dans la suite  $\aleph_0$  (*aleph-zéro*),  $\aleph_1$  (*aleph 1*), ce qui lui fait douter, ce qui fait douter à Gödel de la pertinence de l'hypothèse du continu. Toujours est-il que dans cet article, il donne une définition de ce qu'il entend par « inaccessible ». Mais ce qu'il entend par inaccessible, on vient de le voir au niveau des transfinis, et du premier transfini  $\aleph_0$  (*aleph-*

zéro), c'est-à-dire impossible à atteindre en multipliant, en additionnant des nombres finis. Mais il parle de l'inaccessibilité dans les nombres finis.

Alors comment définit-il l'inaccessibilité dans les nombres finis ?

Eh bien, il s'agit d'obtenir un nombre en additionnant ou en multipliant ou en portant à la puissance des nombres plus petits, en quantité de termes plus petits. C'est-à-dire si on utilise les produits et les sommes à partir de zéro on ne peut pas obtenir 1, par la somme.

Mais on peut obtenir 1 en portant 0 à la puissance zéro.  $0^0$  c'est 1. Factorielle zéro, c'est 1 :  $0! = 1$

Donc je respecte, en portant 0 à la puissance zéro,  $0^0$ , la deuxième condition qui est de ne pas utiliser un nombre de termes supérieur à ce que l'on a déjà puisqu'on a que zéro. On a posé le 0, on n'a que zéro. On porte à la puissance zéro et on a accès à un nombre supérieur : 1.

À partir de 1 qu'on obtient avec 0, est-ce qu'on peut obtenir 2 ? Alors Badiou dit, ben oui, que  $1+1$  font 2. Mais pour faire  $1+1$ , il faut déjà posséder le 2, puisque il faut additionner deux termes. Donc  $1^1 0 + 1$ ,  $0^1$ , etc. vous n'y arrivez pas, vous n'arrivez pas à faire 2. Parce que vous n'arrivez pas à faire 2 avec moins de deux termes en les additionnant, en les portant à la puissance, enfin prenant la factorielle, etc. Donc c'est la signification de l'inaccessibilité du 2 que Lacan utilise dans ... *ou pire* pour parler du rapport sexuel, et dans *l'Étourdit*. Voilà. Donc, bon, il faut discuter. Je vais m'arrêter là pour discuter, parce qu'on doit s'arrêter à midi.

**Maya Bendayan Malet** – Marc, 0 à la puissance zéro donne 1, parce que 1 est identique à lui-même... puisque c'est cette définition que tu donnes.

**M. Darmon** –  $2+3$  font 5. On peut écrire 5 en écrivant  $2+3$  et pourtant 5 est identique à lui-même.

**M. Bendayan Malet** – Chaque chiffre est identique à lui-même ?

**M. Darmon** – Chaque nombre est identique à lui-même, oui. Ce qui fait que c'est intéressant dans l'exemple des nombres. Quand Freud nous dit que le rêve par exemple reprend le nombre tel quel, alors que, il s'agissait par exemple d'un nombre qui était accolé à un signifiant : trois pommes. Le rêve relève le 3 et le transpose sur des poires par exemple. Donc c'est l'utilisation du nombre où le nombre reste constant, alors que la chose qu'il dénombre est déplacée.

**Ch. Melman** – Marc, vous avez bien voulu accepter et je vous en suis très reconnaissant, que nous puissions engager une discussion sur les thèmes que nous vous devons, c'est grâce à vous et à votre travail que nous avons cet ouvrage essentiel, à partir duquel nous essayons de réfléchir. Permettez-moi quand même, de faire remarquer que si nous n'avons pas le temps de cette discussion, ce projet risque de rapidement périr. Donc si vous le voulez bien, je vous serais reconnaissant de me laisser un tout petit peu de temps pour que notre travail, commun je l'espère, puisse bouger, puisse progresser. C'est ainsi que par exemple aujourd'hui, je n'avais pas du tout l'intention de revenir sur le départ, que avec beaucoup de justesse vous contestez aujourd'hui. Le mien, de départ. J'avais le projet de poursuivre, mais, puisque l'accent a été mis sur ce débat, sans doute faut-il que néanmoins, moi-même j'accepte de revenir en arrière et de reprendre quelques points qui sont effectivement essentiels qui sont la matrice de tout ce qui va venir ensuite, ça c'est clair.

La définition du continu. Elle est, à mes yeux et à mon sens, elle est simple. Le continu c'est ce qui résiste à la prise par le signifiant ou par le nombre. Voilà. Il se trouve qu'il y a du continu, c'est-à-dire qu'il y a du fait même du langage comme nous le savons, qu'il y a du Réel, c'est-à-dire, ce qui résiste à la prise par le signifiant et par le nombre. Est-ce que c'est le sort du texte inconscient de résister à la prise par le signifiant et par le nombre ? Certes, puisque si ça n'était pas le cas, il est bien évident que nous serions en mesure de traiter de l'Inconscient comme nous traitons de tout domaine qui se présente à notre analyse, c'est-à-dire par le signifiant et par le nombre. Il n'y aurait aucun problème spécifique posé par l'Inconscient. Or, il se trouve que ce texte fait obstacle, obstinément. Je ne peux pas par un

concept par un signifiant rendre compte de la chaîne organisée par l'Inconscient et qui résiste évidemment à la scientificité du nombre, ça c'est clair.

Pourquoi le 2 est-il inatteignable ? Justement ! Par ce que je viens de dire, c'est que le 2 qui nous intéresse n'est pas situé dans le même espace que le un à partir duquel je viens le solliciter. Et il est inatteignable ce 2, parce que précisément, il se trouve dans un espace qui est celui du Réel et dont la propriété, hélas ou tant mieux, j'en sais rien, est justement d'être continu, c'est-à-dire de résister à ce que je puisse organiser cet espace par le signifiant. Donc le 2 comme vous l'avez si bien appelé, si bien souligné, il est effectivement inatteignable. Et c'est ce qui écrit le défaut de rapport sexuel. S'il y avait effectivement  $1+1$ , il n'y aurait comme le propose sympathiquement Badiou, il n'y aurait évidemment, aucun problème.

D'autre part, nous sommes dans une discipline où la coupure, comme nous le savons, joue dans la technique un rôle majeur, organisateur. Mais cette coupure que nous, sommes supposés pratiquer, ce n'est pas celle qui vient réorganiser le sens, qui vient proposer un autre sens que celui qui était supposé inclus dans la phrase consciente. C'est une coupure qui vient toujours, enfin, dont le principe est de venir témoigner que là où la parole grammaticalement organisée se fondait sur un sens eh bien, que en réalité, à la place de ce sens, il y a un Réel. La coupure opérée par le Réel, c'est en réalité à lui que tu parles, que tu t'adresses et donc du même coup, ton sens devient un alibi. Et quand à ce qu'il en serait de ce sens du Réel, amuse-toi !

**M. Darmon** – Vous pourriez donner un exemple de cette...

**Ch. Melman** – Pardon ? Non, non, je vous demande pardon là je ne donnerai pas d'exemple. Je vous en donnerai peut-être un autre jour quand nous aurons le temps. Mais en tout cas, la coupure dans la cure telle que Lacan la propose, il la propose très simplement, il dit : c'est quand il s'adresse à vous, quand son propos s'adresse à vous, c'est-à-dire que son propos n'est pas soutenu par le sens qui serait supposé l'organiser. Son propos est organisé par le fait de l'adresse, de l'adresse à vous, c'est-à-dire de quelqu'un dont il ne sait pas ce que vous lui voulez, ni à la limite ce que vous êtes.

Alors, à qui il parle ? C'est bien là le problème.

Donc, pour en revenir à ce qui me paraît essentiel. Les signifiants ne peuvent pas former du continu puisque leur propriété matérielle quelle qu'elle soit, y compris celle de la pure différence, de la non incarnation, ils ont néanmoins une structure physique, ils sont peut-être pas incarnés dans tel ou tel corps sonore, mais ils ont néanmoins une structure physique, c'est pas des éléments purement idéaux. Ils ont une structure physique et le propre de cette écriture physique, de cette nature physique du signifiant, c'est que, entre deux signifiants il y a justement la coupure, la distinction. Pas un voisinage, il ne va pas sortir entre deux signifiants l'un d'eux qui va brusquement venir les marier. La constitution même du signifiant c'est que ce sont bien des éléments discrets avec le fait que entre deux signifiants, il y a ce qui s'appelle le sujet dans la coupure et l'objet  $a$ , qui a chu. Et de telle sorte qu'il y a entre deux signifiants cette coupure irrémédiable et qui ne trouve de support légitime à mes yeux, que dans le plan euclidien, et le plan euclidien comme étant justement, le support fidèle d'un monde organisé de points. Le continu n'est pas organisé de points, puisqu'il est continu.

Alors, vous me direz, oui mais je prétends qu'il est organisé par des lettres. Ben non, je ne prétends pas, je ne prétends pas grand-chose. Mais je dirais que ce qui nous intéresse primordialement dans le signifiant c'est ce qui en choit, et qui constitue l'Inconscient. C'est-à-dire que c'est dès lors, la structure de l'Inconscient qui nous concerne d'autant plus, d'abord parce qu'elle n'est pas celle du signifiant, ni du nombre, alors, elle est quoi ? Elle est littérale. Elle est littérale, remarquons-le, dans une langue dont l'écriture est alphabétique. Moi, je dois dire, on a des collègues qui s'intéressent je dirais, pour introduire la psychanalyse en Chine ou au Japon, etc. Je ne sais pas comment ça marche moi, personnellement dans ces langues. C'est-à-dire que je ne sais pas quel est l'élément susceptible de choir dans l'écriture, je dirais,

consciente et susceptible de venir organiser l'Inconscient. Il m'est arrivé d'avoir des patients japonais, je dois dire que la tentative faite de ma part pour essayer de cerner ce point qui m'intéressait évidemment au premier chef, n'a pas manqué de provoquer une irritation, une opposition qui m'a fait comprendre qu'il ne fallait pas toucher à ça, que mon questionnement ne convenait absolument pas. Bon, mais, laissons ce point particulier.

Quoi qu'il en soit, le propre de cette organisation de l'Inconscient, c'est que, entre deux lettres il y a toujours, place pour une troisième et entre la première et la troisième ainsi introduite il y a encore place pour une autre. C'est ce que démontre la structure du rêve et de son analyse. L'analyse d'un rêve se termine toujours sur ce que Freud avait pointé, qu'il avait appelé l'ombilic. Ben, c'est qu'on a bien entendu affaire à ce qui est d'une part un continu, mais un continu qui lui-même va rencontrer un inaccessible. D'ailleurs, ce qui revient aussi bien à dire qu'il n'y a pas le dernier mot, on ne trouvera pas dans l'Inconscient le dernier mot. Ça c'est à reprendre ce que vous avez bien voulu dire, je dirais les plus grosses de ces remarques elles sont tout à fait massives, elles sont évidemment essentielles. Je veux dire personnellement moi j'ai toujours admiré que vous soyez si excellemment saussurien. Lacan n'est pas saussurien, il se sert de De Saussure, mais il aborde avec la psychanalyse un domaine qui ne peut plus être celui de Saussure.

Et je conclus puisque c'est l'heure, il paraît que nous devons partir à midi, et je conclus sur l'exemple à partir duquel je souhaitais repartir aujourd'hui. C'est-à-dire ce que dit De Saussure sur la feuille de papier qui séparerait d'un côté le signifiant et de l'autre le signifié. Toute la démarche de Lacan va être de tenter de rendre compte de ceci : comment ce qui est de l'autre côté, de ce qui est derrière, de ce qui est dessous, peut passer dessus ? Car c'est ça le problème majeur de notre relation à l'Inconscient. Comment c'est possible, je veux dire, ça suppose un support physique, ce n'est pas une opération purement idéale, ça suppose un corps physique, lequel est-il ? Comment dans la feuille de papier, comment ce qui est là peut passer là, et réciproquement ?

**M. Darmon** – La bande de Mœbius ...

**Ch. Melman** – Et voilà, la bande de Mœbius ! C'est-à-dire qu'il opère cette fracture radicale, nous n'avons plus affaire du fait de la psychanalyse à notre soumission au plan euclidien c'est-à-dire au miroir, mais nous avons affaire au problème de ce fait que ce qui est derrière vient devant. Et ça a une conséquence qui me paraît très importante, c'est qu'il n'y a plus à ce moment-là, ce qui est devant et ce qui est derrière. Autrement dit l'affirmation qui est quand même essentielle, c'est que l'Inconscient ce n'est pas seulement un petit accident du genre lapsus qui vient perturber le propos quotidien. Ça veut dire que le propos quotidien, c'est-à-dire aussi bien celui que nous tenons maintenant, gentiment entre nous, le propos quotidien est animé par l'Inconscient. Il n'y a pas d'un côté la conscience, qui serait en quelque sorte neutre et objective, puis d'autre part les parasitages par l'Inconscient. Mais il y a le fait que toute notre élaboration est marquée par l'Inconscient, quitte à ce que celui-ci puisse protester quand ma dite élaboration semble un peu trop vouloir l'ignorer ou vouloir mentir à son sujet. Donc, pour aujourd'hui, c'était ce dont je souhaitais repartir pour avancer sur quelque chose dont j'aurais beaucoup apprécié, que, si vous y consentez, ce soit au programme de notre prochaine rencontre. Pourquoi Lacan insiste-t-il à ce point sur les deux coupures possibles dans la bande de Mœbius ? Ça n'est jamais par hasard chez lui. Si vous vouliez bien, faire des propositions là-dessus, moi je vous en serais très reconnaissant.

**H. Cesbron Lavau** – Merci beaucoup ! Nous devons malheureusement faire la coupure là. Et nous nous retrouvons samedi prochain. Merci Marc.

*Transcription : Mireille Lacanal, Élisabeth La Selve, Isabelle Masquerel*

*Relecture : Monique de Lagontrie*